

# Le Palais des soixante-quatre fenêtres

Autor(en): **Mogeon, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **25 (1917)**

Heft 10

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-21000>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

# REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

---

## LE PALAIS

### DES SOIXANTE-QUATRE FENÊTRES

de J. P. de RIA de Baulmes en Suisse. — St-Pétersbourg, 1788.

---

#### Un Essai d'écriture universelle au XVII<sup>e</sup> siècle.

---

La communication suivante paraît s'adresser à des archéologues; elle conviendrait plutôt à des pédagogues. Le titre complet, un peu long mais explicite, le voici :

#### PALAIS DE SOIXANTE-QUATRE FENÊTRES

Ces fenêtres éclairent un dictionnaire universel qui est à la suite de ces magnifiques palais ou l'art d'écrire toutes les langues du monde comme on les parle par J. P. de RIA, de Baulmes en Suisse. A Petersbourg MDCCLXXXVIII (1788).

---

Ce livre se trouve à la Bibliothèque cantonale vaudoise où nous l'avons consulté il y a quelques années. Un autre exemplaire est entre les mains de M. Juste Dériaz, président du Tribunal d'Orbe, à Baulmes.

C'est un devoir que nous remplissons. Quelques jours avant sa mort, un homme que nous regrettons tous, le président Benjamin Dumur, nous avait remis le portrait de J.-P. de Ria en nous suggérant l'idée de faire connaître cette figure aux amis de l'histoire vaudoise.

L'auteur écrit son nom avec la particule et en supprimant le z final. Dans le registre des décès de Baulmes qui se trouve aux Archives cantonales nous avons constaté que

jusqu'au 21 septembre 1795 le pasteur écrivait le nom Dériaz avec la particule, mais avec un grand D; depuis, et y compris cette date, on voit l'orthographe Dériaz avec l'accent aigu, quoique d'après les intéressés, il ne doive pas y avoir d'accent sur la lettre *e*.

Le de Ria dont nous parlons avait construit une maison à Baulmes en 1763, maison que sa fille unique revendit en 1838. On n'a pas connaissance dans la localité qu'il ait été à Petersbourg. Il est probable que le livre a tout simplement été imprimé à Yverdon. Le catalogue de la Bibliothèque cantonale fait supposer qu'il s'agit d'un nom d'emprunt, puisqu'après Petersbourg, il porte entre parenthèse (Yverdon). Ne sommes-nous pas en présence d'une de ces supercheres typographiques si courantes autrefois?

A diverses reprises, au cours de son livre écrit en forme de journal, et sans un plan bien déterminé, rempli de digressions au milieu d'un exposé aride, l'auteur avoue qu'il ne sait pas grand chose, et il éprouve ce besoin bien caractéristique chez les gens qui d'habitude n'écrivent pas, surtout s'ils vivent à la campagne, de s'excuser d'avance sur les imperfections très grandes que l'on pourrait rencontrer dans leurs œuvres.

Le portrait que nous donnons et au bas duquel se trouve l'alphabet universel de de Ria n'est, paraît-il, pas très ressemblant, au dire de M. Juste Dériaz. Dans la famille, on a la figure plus ovale. D'où vient ce portrait, par qui a-t-il été fait, et dans quelles circonstances? Nous ne pouvons, là-dessus, que nous livrer à des conjectures.

M. le président du tribunal d'Orbe, M. Jules Dériaz à Baulmes, nous écrit :

« J.-P. de Riaz de Baulmes était le frère de mon bisaïeul. On l'appelait le « philosophe ». Il était botaniste, possédait à Baulmes un jardin botanique et donnait des cours de

botanique aux jeunes gens du village. Je n'ai jamais entendu dire qu'il fût allé à St-Petersbourg. C'était un chercheur (une tare de famille) et je crois plutôt qu'il a fait imprimer son livre là-bas dans un but que j'ignore... »

Que le livre ait été imprimé à Yverdon ou à Petersbourg, peu importe pour le lecteur :

« Dès ma tendre jeunesse, la plus grande ambition que j'ai eue, écrit l'auteur, a été celle de m'instruire. Mais j'étais né paysan, sans aucune fortune. » Ses confidences pourraient faire pleurer au lieu de rire, dit-il. Les misères ne lui ont pas été épargnées, mais il a su trouver en lui-même du réconfort et quoiqu'il ait fait des lectures, un peu au hasard, c'est vrai, il puise avant tout dans son propre fonds.

Sur la fin de sa vie, de Ria devint abstinent, supprima l'usage du tabac à priser, dont il déclare avoir fait abus, se dispensa dès lors de boire du vin, des liqueurs quelconques, du thé, du chocolat même, se contentant d'eau pure. La date de sa mort est incertaine. On sait seulement qu'elle est arrivée à l'âge d'environ 75 ans dans la première décade du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce fut un contemporain de Frédéric-César de la Harpe, qu'il aurait pu connaître à Petersbourg s'il y avait été ou à qui il aurait pu envoyer son manuscrit. C'est douteux toutefois.

\* \* \*

Un professeur de l'Académie de Lausanne, Edouard Raoux, publia en 1865 à Paris, à la librairie de la Suisse romande, un in-16 intitulé :

« Orthographe rationnelle, ou écriture phonétique, moyen d'*universaliser* rapidement, l'écriture, la lecture, la bonne prononciation et l'orthographe, et de réduire considérablement le prix des journaux et des livres. »

Trois ans après en 1868, l'imprimeur de l'Académie française, Ambroise Firmin Didot édita un ouvrage passant en revue tous les systèmes d'écriture propres à simplifier l'orthographe française :

« Observations sur l'orthographe ou ortografie française suivies d'une Histoire de la réforme orthographique depuis le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours ».

Ni Raoux ni Didot ne font allusion au système d'écriture phonétique de de Ria. Avant 1788, année où parut l'ouvrage de notre compatriote de Baulmes, tous les essais de réforme de l'écriture se firent à l'aide des bons vieux caractères alphabétiques que nous employons encore dans l'orthographe la plus impeccable et la plus classique. Seul, ou à peu près, le Père Buffier, dans sa Grammaire française qui vit le jour en 1709, écarta les signes binaires représentant *eu*, *ou*, *ch*, *gn*, *ll* pour les remplacer par des signes simples empruntés à la langue grecque, le *gn* étant figuré par le tilde espagnol. Domergue, membre de l'Institut et professeur de grammaire générale, inventa un grand nombre de signes nouveaux qu'il fit entrer en 1796 dans un ouvrage de 600 pages qui avait l'air d'être couvert de hiéroglyphes.

Que de Ria n'eût pas de modèle, cela résulterait de ses déclarations et aussi de quelques signes spéciaux qu'il emploie, mais il doit cependant avoir puisé quelque part des notions de phonétique :

« Guidé dans cet ouvrage par la nature, et non par les belles-lettres que je n'ai jamais cultivé (sic) on n'y trouvera pas le style ni peut-être tout l'ordre et l'étendue nécessaires ; mais ce qu'il contient suffira pour saisir tout l'ensemble et l'agrément qu'il y a à lire et à écrire une langue quelconque telle qu'on la parle : avantage bien précieux pour les enfants et pour une personne qui apprend une langue étrangère. de Ria se flatte de donner tous les éclair-

cissements et de répondre d'une manière satisfaisante à toutes les objections qu'on pourrait lui faire et qui seraient relatives à son ouvrage. »

Il ne faut pas se moquer de de Ria, car s'il fait le modeste, il n'en sait pas moins lancer le trait. Il trouve la vie courte et ne serait pas fâché de vivre longtemps. Voici son souhait : « Désirer se trouver dans une société où ce petit coq à l'âne (c'est lui qui parle) serait lu. L'on ferait sonner et siffler avec volubilité tous les sons, cela avec ironie, alors qu'on ne se douterait pas que le persiflage tournerait à son avantage. »

Il y a de tout dans ce délicieux Palais de soixante-quatre fenêtres : de la naïveté, de l'orgueil, de l'humilité, de l'humour, de la courtoisie, des mots un peu raides, par-dessus tout une observation pénétrante des lois de la nature et des penchants de l'homme. Il semble par moment que nous lisions la composition de quelque élève appliqué de l'ineffable Rabelais. Le style inégal, imagé, est à la hauteur de toute intelligence, bien que brusquement des brouillards l'enveloppent au moment où on croit voir le soleil percer. On dirait aussi que nous sommes en présence d'un pince-sans-rire qui veut se payer la tête de quelques-uns de ceux qui le liront. Il blague les savants avant d'être blagué par eux et il va au-devant des critiques, le cœur à l'aise :

« Je ris de quoi ? De la surprise que cette nouvelle écriture doit ou devra causer aux savants. Il me semble les voir rêver creux, se débattre seul à seul, deux à deux, trois à trois, quatre à quatre et en nombre si grand que l'on voudra et en se trémoussant et en balbutiant et se disant les uns aux autres : Mais comment avons-nous fait pour ne pas avoir devancé ce petit marmouzet... »

Le Palais de soixante-quatre fenêtres n'est pas dédié à l'élite des intellectuels :

« Vous tous, mes simples et bons amis, qui n'avez de sens, de connaissance, de lumière, de goût, d'entendement ni de subtils artifices, nous nous soumettons avec résignation à n'avoir aucune part comme de très honnêtes gens, aux grandes sciences inconnues, je dirai plus, ces sciences inconnues aussi incompréhensibles que les savants qui les veulent faire comprendre. La beauté, la pureté et la simplicité parfaite de ce qui existe dans la nature est l'étude du sage : il développe les cinq sens... »

Il ne faut se moquer de personne, on a, comme a dit le fabuliste, souvent besoin d'un plus petit que soi. L'exemple ne vient pas toujours d'en haut. Un homme dépourvu de culture classique peut, sur le chapitre du bon sens, en remontrer aux universitaires. Le philosophe de Baulmes ne fait pas de rhétorique, mais il parle abondamment :

« Je suis persuadé que toutes les nations du monde parlent avec ou en faisant sonner *les huit sons de la nature* ; sinon la langue ou le langage auquel il lui manquerait quelques sons serait de peu d'étendue et par conséquent très imparfait... »

Nous voici d'emblée plongés dans les problèmes les plus ardu de la linguistique ; ce ne sera pas grave :

« .... Je déclare que tout ce que je vais écrire n'est autre chose que pour me divertir ; et j'avertis encore que si je plais ou déplais cela m'est tout un. Qu'il y ait de la suite ou qu'il n'y en ait pas, tant pis pour ceux ou celles à qui cette façon d'écrire déplaira ; mon dessein n'est autre que de mettre tous les mots, sans distinction, pêle-mêle, comme ils se présenteront, à droite, à gauche, devant derrière, du haut en bas et en fera son profit qui pourra... »

On ne saurait se moquer plus agréablement et prévenir mieux les sarcasmes. Nous avons affaire à un désabusé :

« .... Plus de quarante ans de ma vie ont été pour moi

quarante ans d'amertume et quelle en a été la cause ? J'avais des yeux et je ne voyais point, j'avais des oreilles et je n'entendais rien, ... dix ou vingt doigts qui ne tâtaient presque rien... »

Comme tous les désabusés, celui dont nous scrutons les gestes en parcourant son livre a des retours de bonne humeur et il s'aperçoit à chaque instant qu'il n'est pas des plus à plaindre. Il déclare tout à coup vivre content et heureux. Oui, mais pourquoi ? Parce qu'il n'a point de procès, qu'il n'a que faire des hommes de loi et des médecins, car il n'est point malade. N'étant point marchand, il peut se dispenser de calculer, ce qui lui permet de ne pas ressembler « aux financiers ou finassiers, deux espèces bien fines », et il ajoute : « Gardez-vous-en si vous pouvez » Un homme malheureux lui avait probablement conté ses peines, ou lui-même avait eu des déboires.

On dira que voilà un singulier préambule pour enseigner la science des sons. L'auteur a réponse à tout. Son lecteur est averti qu'il peut lâcher quand il voudra un livre si incohérent. Et le roublard en profite pour exposer ses théories en les entremêlant de propos parfaitement raisonnables que tiendraient les historiens ou les sceptiques les plus perspicaces. Il parle de la liberté, prudemment, — le pays n'est-il pas encore sous le régime de LL. EE. ?

« J'ai ouï dire ce mot : liberté, mais de la façon que je l'entends, je n'ai jamais connu personne qui pût se dire libre, car qui dit libre veut dire dégagé de toute contrainte ou de toute envie : point de passion, point de désirs... Plus des deux tiers de ma vie, j'ai erré comme tous les autres hommes... » Plus des deux tiers de sa vie. On devine ce que doit être la fin du troisième tiers : consacré à la liberté, bien qu'il soit si difficile de l'atteindre.

Liberté, soit ; mais avec son corollaire : la tolérance ! Cha-



cun est libre de faire ce qui lui plaît, et il ne faut contrarier personne, car le « Maître à qui appartient la juste balance », a créé celui-ci Roi, celui-là, — nous allions dire sacrificateur — celui-ci Roi et celui-là berger, et notre place ici-bas est marquée de toute éternité. » Bref, c'est le dogme de la prédestination, dogme aimable pour ceux qui détestent les responsabilités. Venons-en aux huit sons de la nature.

Chacun a présente à la mémoire la scène du *Bourgeois gentilhomme* qui apprend la prose sans le savoir. D'abord, les voyelles, *a, e, i, o, u*, puis les consonnes, ainsi dites consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles : *ba, be, bi, bo, bu*. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose ! Le citoyen de Baulmes est aussi un maître de philosophie, érudit, comme celui illustré par Molière.

Il distingue trois degrés dans l'expression vocale : la prose, la poésie, la musique. La prose, c'est le son bref, rapide. La poésie, le son lent, doux ; la musique, c'est le son dans toute son étendue, fixée par la gamme et ses intervalles. Le Palais de soixante-quatre fenêtres, c'est la table d'harmonie sur laquelle évoluent les sons dans toutes leurs combinaisons, lentes et rapides, depuis la déclamation la plus large jusqu'aux accents les plus précipités, en passant par tous les intermédiaires possibles. Les intervalles musicaux, ronde, blanche, noire,  $\frac{1}{4}$  de note,  $\frac{1}{8}$  de note,  $\frac{1}{16}$  de note,  $\frac{1}{32}$  de note,  $\frac{1}{64}$  de note doivent dans l'esprit de l'auteur se retrouver dans l'expression des sons du langage parlé.

Les divers sons et signes qui les représentent sont groupés dans un cercle ouvert en forme de neuf. On y voit les signes de la nature à la première ligne, formés du point, de la ligne droite et du cercle ; les signes de l'alphabet à nous connus, voyelles et consonnes ; les notes de la gamme avec tous les intervalles ; enfin, les chiffres jusqu'à 8, le 9 englobant le tout comme un œuf.



PORTRAIT DE G. DE RIVA AUTEUR DE L'ARANGEMENT.

DE TOUTES LES FIGURES, ET DE TOUTS LESSONS,

POSSIBLE DE LEUR. EXISTENCE DANS LA NATURE.

1° • i L V 2° EXEMPLE Δ □ C O  
 2° A J E i 0 ☀ O U V ☾

De Ria représente tout d'abord les huit sons de la nature, à l'aide du point, de la ligne droite, de la ligne courbe, comme on le fait dans les sténographies géométriques, qui, elles aussi, sont des écritures phonétiques.

· = a; il figure toute l'existence.

l = è; une ligne.

L = é; deux lignes directes.

V = i; deux lignes obliques produisant le compas,

△ = e muet, prononcé comme un léger eu; trois lignes égales.

□ = o; quatre lignes égales.

C = u; demi-rond.

O = ou; rond parfait dans lequel est tout.

Les huit sons de la langue ou plutôt les huit signes de la nature sont :

a, é (ez), è, i, eu, o, u, ou.

*a* désigne « la plénitude de notre existence ». C'est le premier son que l'enfant qui vient de naître fait entendre. On dirait qu'il en voit déjà toute la beauté et que le tout premier sentiment qui l'agite est celui de l'admiration : ah ! dit-il, en « repoussant de suite l'air qu'il a pompé ».

Second sentiment : l'enfant a faim, il veut manger. Alors, il étend sa mâchoire inférieure, la supérieure restant sans mouvement : *é é é*. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose.

Puis, la bouche, libre, un tant soit peu ouverte, exprime doucement la béate satisfaction, et l'enfant s'endormira bientôt, do do : *e e*.

Pour articuler *i* les joues devront se retirer du côté des oreilles et cela donnera une risette. Et, par un mouvement inverse, les joues reprendront leur position naturelle, formeront un ovale : ce sera le son *eu*. I, eu, i, eu.

En voyant le soleil sa beauté me frappe, ma bouche s'arrondit et je veux pousser un cri : *o, o, o*. C'est l'admiration épanouie, dont *a* n'était que le prélude.

Le maître de Baulmes est très logique dans ses déductions. Il voit de l'eau : « J'ai soif, dit-il, je serre un tant soit peu les lèvres, en les poussant en avant, ce qui me fait faire un tuyau naturel et j'hume (sic) ou bois cet aquatique (sic).

Reste le huitième son chéri, — ils le sont tous :

« Je continue à fermer les lèvres, n'y laissant d'espace que le plus petit possible ; j'écoute le bruit du mouvement de toute chose et j'entends ce son *V* (ou) ; que l'on porte un doigt dans chaque oreille et vous l'entendrez. »

Ne vous semble-t-il pas en effet percevoir la rumeur des choses les plus lointaines, la rumeur des champs de bataille, la rumeur de la mer et des torpilleurs sous pression !

Telles sont les fenêtres maîtresses du Palais, les plus en évidence, celles qu'il faut bien examiner pour se rendre compte de la structure de l'édifice. Les autres lettres de l'alphabet, c'est-à-dire les consonnes, font les « grimaces ». Ici, l'auteur sollicite un redoublement d'attention :

« Je ferme la bouche en serrant un peu les lèvres et le bout de ma langue appuyé à la racine des dents de la mâchoire inférieure : si je veux faire entendre un son, ce sera celui auprès duquel la touche se trouvera, comme *ab, ba*, et ainsi de suite. »

L'ouvrage de de Ria est écrit sur deux colonnes ; celle de gauche donne la transcription phonétique du texte de celle de droite :

« La langue universelle (c'est-à-dire le français), j'ose le prédire, s'établira par le moyen de mes huit sons et frappés par mes seize touches (les consonnes) ; elle fera disparaître tout accent étranger par la connaissance simple et aisée que

tous les hommes pourront acquérir sans peine en suivant mes principes.... »

Sa confiance est toute relative. Ne se prenant pas pour un aigle, il se résigne, malicieusement :

« .... Je soupire et je ne sens que trop d'avance qu'il faudrait des siècles pour produire un homme qui aura la patience de prêter la plus petite attention à ces démonstrations, quoiqu'elles soient de la plus grande simplicité; et l'on ne manquera pas de regarder ceci comme le fait d'un visionnaire ou de quelqu'un qui avait le cerveau ou la cervelle timbrée ou fêlée; mais j'avertis que tous ceux qui se donneront la licence de me juger tel que je leur dis d'avance qu'ils peuvent comme moi aller au pays des réflexions où ils trouveront d'excellents maîtres en tous genres quelconques, pour refondre, pour remouler, pour repétasser tous cerveaux qui auront eu le malheur d'être endommagés.... »

Vraiment, cet homme est unique au monde : il joue tous les rôles, depuis le plus plaisant jusqu'au plus sévère. Au moment où l'on est prêt à compatir à son sort ou à le prendre pour simple d'esprit le voilà qui, par un brusque saut, atteint les hauteurs où planent les grands moralistes et il va serrer la main aux Vauvenargues, aux La Rochefoucauld.

Où de Ria a-t-il composé son livre ?

« J'avertis que c'est dans *ce pays* que j'ai trouvé ce que je mets sur ce papier. Petit essai, du premier de 1787 : si je vis j'ai de la marge jusqu'en 1788 ». *Ce pays!* Petersbourg ou Baulmes ! En regardant le portrait on est tenté de croire que c'est à Petersbourg, dans une cour quelconque ! Le contexte plaide, il faut le dire, en faveur de Baulmes.

1788 est l'année en laquelle paraît le livre. Vous voudriez en savoir davantage ! Le bonhomme s'éclipse, il a sommeil :

Bonsoir, il est minuit ». Il continue pourtant immédiatement :

« Que l'on admire ici ma science ; j'ai lu ou entendu dire ou nommer ce mot Dictionnaire et j'ignore ce que signifie ce mot. Cependant je l'ai écrit pour désigner cet ouvrage. Je ne sais si je me trompe, mais *j'entens par universel toute étude quelconque de nos connaissances....* Tous ces êtres vivants sans exception, n'ont, ainsi que toute la nature, en partage, que ce nombre de huit sons, pour les faire diversifier en les faisant changer de décorations, tels que je les arrangerai dans la suite de mon ouvrage : je peux bien l'appeler mon ouvrage, je ne le pille ni ne le vole à personne ; bien au rebours, mon plus grand désir est que tous et chacun s'empresse à m'en déposséder, pour après m'en avoir privé, on s'empresse de l'examiner pour redresser toutes les erreurs dans lesquelles je pourrais être tombé.... »

Non seulement de Ria affirme que son œuvre est bien personnelle, qu'elle lui appartient ; il se désintéresse du sort qu'elle subira. Il a dit ce qu'il avait à dire, il a rempli la mission qu'il s'était donnée. A ceux qui le lisent de faire le reste. Et puis, qu'est-ce que cela peut bien lui faire qu'on prétende que ses idées sont nuageuses (il suppose du moins que ce reproche lui sera adressé), vous avez carte blanche pour faire mieux :

« Je n'ai point de guide, je n'ai aucun soutien, j'espère toujours qu'il m'en viendra demain ; mais ce bon demain recule toujours, je suis toujours à aujourd'hui.... »

La veille s'est prolongée, la tête est fatiguée, le cœur oppressé, l'âme inquiète :

« Il sonne minuit, je vais dormir si je puis. ».

Attendez, vous n'êtes pas au bout de votre surprise, le pessimiste se raidit ; instantanément, il renonce à se coucher :

« Puisque je suis toujours à aujourd'hui, j'aime beaucoup mieux faire exercer, en continuant mon ouvrage, le son *a* que d'attendre à demain : j'ai pour principe de ne jamais renvoyer à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui, autrement c'est jouer contre rien.... » Et il n'est plus question d'aller prendre un repos pourtant si bien mérité. Les variations sur le son *a* reprennent :

bda bfa bva bga bja, etc., etc.

Cela continue pendant des pages et des pages toujours avec les mêmes alternatives de lassitude et d'enthousiasme. Quelquefois, c'est en hiver, le combustible manque : « bonsoir, je vais dormir, je crève de froid ».

Bien qu'il plaigne d'avance celui qui voudra comprendre ses démonstrations écrites, puisque, dit-il, ses auditeurs lui rient au nez, il n'en fait pas moins trois propositions :

Trois êtres sont inutiles dans l'alphabet : *q*, *c*, *h*. Il s'élève contre l'impudence de la lettre *c* qui usurpe la valeur de sa bonne grimace *s* : quant à la lettre *q* il a pour elle des paroles malsonnantes ; ce sont des pillardes, des cafardes et pour la condamnation de la lettre *h* ses explications sont plutôt embarrassées. D'ailleurs on voit bien que la science phonétique ne lui est pas familière dans tous les détails. S'il représente, ainsi que les phonéticiens, *eu*, *ez*, *ou*, par des signes spéciaux, de même que la lettre muette *e*, prononcée comme un léger *eu*, en revanche il laisse intacts les nasales *an*, *in*, *on*, *un*, de sorte que le lecteur mal renseigné aura le droit de les lire *ane*, *one*, *une*, *ine*. Le pédagogue de Baulmes a cru avec bien d'autres qu'un alphabet phonétique suffirait pour conduire à la langue universelle. L'Association internationale des professeurs de langues vivantes a imaginé le moyen plus pratique de l'alphabet usuel et unique permettant à l'aide de quelques signes complémentaires empruntés à

l'alphabet grec et aussi par des lettres renversées la prononciation exacte de toutes les langues étrangères aussi bien que de la langue maternelle.

Le philosophe de Baulmes avait invité tous les potentats à faire choix d'un jeune sujet ne sachant ni lire ni écrire et auquel il apprendrait la langue universelle en six mois s'il était intelligent, et qui, rentré dans son pays, ferait de la propagande. Douce illusion, le monde est loin d'avoir adopté le système de de Ria plus qu'un autre. Les soixante-quatre fenêtres par lesquelles la prose, la poésie, la musique devaient entrer pour illustrer et mettre en lumière les huit sons chéris de la nature et frapper harmonieusement les seize touches, se sont fermées et le Palais reste abandonné. De temps à autre on en enlève la poussière, on le visite curieusement. Les mânes de l'architecte qui l'a construit doivent tressaillir d'aise de voir quelques amis de l'histoire vaudoise lui consacrer quelques instants.

Ce petit voyage au pays d'Utopie ne nous a pas paru superflu, en compagnie d'un homme de la bonne terre vaudoise, autodidacte féru du désir de se rendre utile et qui ne s'est pas soucié tant de la forme que du fond pour donner son idée par écrit après l'avoir exposée à un auditoire plutôt ricaneur. de Ria était une riche nature, originale dans ses manifestations. Nous l'avons vu naturaliste, grammairien, abstinent, — dans ses dernières années moraliste. Et c'est enfin un patriote, qui pensait à son pays en faisant son livre, un patriote qui lui parle de liberté avant la grande révolution française, dix ans avant la révolution vaudoise. Il déclare ceci, — et c'est par là que nous terminerons :

« Je soumets mon plan à tous les peuples d'Europe ; *manation* passera la première, parce que c'est à elle que je dois ma naissance ; je crois lui devoir aussi cette petite reconnaissance ». Mais de Ria très large d'idées, fier de son pays,



n'oublie pas les autres : « Suisses donc, puis Portugais, Espagnols, Français, Hollandais, Anglais, Allemands, Prussiens, Danois, Suédois, Polonais, Russiens, Romains, Toscans, Génois, Parmesans, Plaisantins ».

Et le philosophe de Baulmes précise sa pensée généreuse :

« Il ne faut pas laisser (oublier) les Impériaux, quoiqu'ils soient tous Allemands ».

L. MOGEON.

---

## COMPTE DE LA CHATELLENIE DE MOUDON (1359-1360)

---

Dans les papiers laissés par le regretté Bernard de Cérenville nous avons trouvé la copie du compte du bailli de Vaud, François de la Sarra<sup>1</sup>. C'est le premier document de ce genre qui soit conservé à Turin<sup>2</sup>, puisque la baronnie de Vaud ne passa qu'en 1359 entre les mains du comte Vert<sup>3</sup>.

Nous ne possédons plus, et c'est fort dommage, les comptes antérieurs, qui étaient établis sur le même modèle, ainsi que le montrent de fréquentes allusions. Les archives de la comtesse de Namur et des barons de Vaud, son père et son aïeul, ont à peu près disparu. Pareil sort, fort heureusement, n'est point arrivé à celles de la maison de Savoie; celles de la Cour des comptes en particulier ne contiennent presque pas de lacunes.

Depuis le temps du comte Pierre, semble-t-il, les terres

<sup>1</sup> Du 19 juin 1359 au 13 juillet 1360. Ce compte, ainsi que des extraits des suivants, a été copié aux frais de B. de Cérenville par M. le Dr Mario Bori, archiviste-paléographe, à Turin.

<sup>2</sup> Toutefois M. Cordey, *M. D. R.*, VI<sup>2</sup> p. 74, n. 3, cite le compte de 1358.

<sup>3</sup> J. Cordey, *ibid.*, p. 75.